

Chasse à l'homme

CINÉMA

Présenté en compétition nationale au 33^e Festival du court-métrage de Clermont-Ferrand, *Un Homme debout* évoque la rédemption autour de la vindicte populaire. Retour sur les pas de l'ennemi numéro Un d'une ville de province.

FOUZIA MAROUF

Un *Homme debout*, nouvel opus de Foued Mansour s'inscrit dans la ligne d'un cinéma à fleur de réalisme et de vérité. Depuis «La Raison de l'autre», (2009) on sait le goût de ce jeune réalisateur pour la complexité des rapports humains. *Un Homme debout*, confirme la justesse du propos exploré, en évitant l'écueil du misérabilisme et du moralisme puisque Foued Mansour pose sa caméra du côté sombre de l'être afin d'éclairer la part d'ombre d'un homme (Samuel Jouy), sur le chemin de la rédemption, face au violent rejet des habitants de l'Oise, où se situe l'intrigue. Filmer la douleur, la colère, le souvenir d'une ville requiert habileté et sensibilité. Le cinéaste y est parvenu en bousculant les règles du scénario classique et attendu. La rétention de dialogue qui peut parfois dérouter, permet surtout à cet artisan de l'image de mieux user du langage visuel afin de servir son point de vue : laisser le libre arbitre au spectateur en éveillant sa conscience et son questionnement face au pardon. Pour le comédien Samuel Jouy, qui incarne le rôle de cet homme le pardon reste en suspens : «*Ce qui est difficile, c'est de jouer cet homme qui est le personnage le plus intéressant dans ma vie d'acteur mais je sais que*



Les comédiens Samuel Jouy et Mustapha Abourachid. En haut, Marie Le Cam.

si j'avais vécu à cet endroit, je ne pense pas que j'aurais pu lui pardonner... ».

Condamné d'avance

La première séquence s'ouvre sur cet homme qui observe à la nuit tombée, en se tenant à l'écart, ce qui se passe dans le séjour d'une maison. Son regard s'attarde sur une femme enceinte, entourée d'un petit garçon. A-t-il fui quelqu'un ou quelque chose ? Sa difficulté à approcher les gens ce soir-là le suggère. Le lendemain, le même homme attend la future mère qui accompagne son fils à l'école. Leur bref échange et la surprise de la femme commencent à en dire long sur cet homme : «*Tu restes combien de temps ? Tu vas rester ? Mais, t'es complètement fou ? Ils vont jamais te laisser ! Tu crois que*

tu vas les forcer à te pardonner ? ».

Les codes dramaturgiques distillés avec parcimonie par le réalisateur, également auteur du scénario, apparaissent peu à peu telles des clés menant au vif du sujet. L'homme se rend ensuite au café du coin où son regard s'arrête sur la photo d'une fillette, accrochée au mur. Le tenancier affiche sa colère lorsqu'il le voit : «*Dégage d'ici ! Sors de chez moi* ». Ce sont des hommes accoudés au bar, qui le frapperont et le chasseront, lui, se relèvera, droit et debout. Nous ne sommes pas dans la bourgeoisie de façade présente chez Chabrol mais au cœur de la vindicte du plus grand nombre, les habitants d'une commune provinciale, dont la rage gronde à l'encontre de cet homme qui n'a pas de nom pendant les vingt-neuf minutes de ce film et qui revient sur les traces de son passé après une longue absence.

On ignore toujours les raisons qui

poussent ceux qui sont sur le chemin de cet homme et qui lui témoignent autant de violence et il faut attendre la seconde partie du film pour le découvrir au fil de sa «quête», alors qu'il avance à tâtons en territoire miné, et qu'il a commis l'irréparable malgré lui. Un autre personnage, un confident estime qu'il doit rester : «*T'as pas assez payé, quatre ans de peine, ça leur suffit pas ? ».* L'avant-dernière séquence découvre une voiture blanche accidentée, avec une énorme tache de sang sur le capot, dans le garage de cet homme. La surprise est finalement à la mesure de la complexité humaine : le grand-père de la victime disparue, la petite fille et tenancier du café est celui qui lui témoigne de l'indulgence : «*On savait que tu sortirais mais pas si tôt. Pour moi, ça s'est passé hier* ». *Un Homme debout* dit le cri de cet homme, déterminé à retrouver sa place face à la férocité du regard de l'autre, son semblable, son frère... ♦

Un Homme debout dit le cri de cet homme, déterminé à retrouver sa place face à la férocité du regard de l'autre, son semblable, son frère...

Le cinéma vérité de Foued Mansour

INTERVIEW

Formé au cinéma en temps réel au fil des tournages, Foued Mansour est un réalisateur à suivre. Après le succès de «La raison de l'autre» nominé aux César en 2010, il signe «Un homme debout» présenté en compétition nationale au 33^e Festival du court-métrage de Clermont-Ferrand.

Propos recueillis par
FOUZIA MAROUF

Comment êtes-vous venu au cinéma ?

J'avais le goût de la lecture et de la littérature, doublé de l'envie de parler de la société dans laquelle je vis, je voulais également en dénoncer les failles. A l'issue de mes études d'histoire, j'ai intégré une école de cinéma à Paris, l'ESRA. Le cursus représentait trois années d'enseignement, mais au bout d'un an et demi, j'ai quitté cette école car le programme ne m'intéressait pas. J'ai alors rejoint les plateaux de tournage où j'ai plus appris à propos du cinéma ! J'ai occupé tour à tour tous les postes : j'ai débuté en déchargeant des camions, j'ai ensuite travaillé en régie, avec l'idée de me rapprocher de la caméra. Je continuais à écrire en parallèle. Au bout de cinq ans, un ami comédien m'a présenté mon futur producteur, Xavier Frequent («*C'est à voir*»), issu du documentaire et qui souhaitait passer à d'autres projets. Nous avons grandi ensemble, puisqu'il a produit mes trois courts-métrages, «Un homme debout» (2010), «La raison de l'autre» (2009) et «Yvan le prévisible», premier film dont le scénario l'avait séduit.

Que vous a inspiré la projection de «Un homme debout», votre nouveau court-métrage présenté en compétition natio-

«Un homme debout» traite de la dernière chose qui reste à quelqu'un lorsqu'il est au fond du trou, sa dignité et le respect qu'il a de lui-même.



Foued Mansour (à droite) dans le vif du tournage, aux côtés de Samuel Jouy.

nale au 33^e Festival du court-métrage de Clermont-Ferrand ?

Une émotion particulière. Cette projection m'a fait peur, c'était angoissant. Les comédiens, dont Samuel Jouy qui incarne le rôle principal, découvraient de plus, le film pour la première fois. La salle était bondée, j'étais content que ça prenne fin. J'ai ensuite été soulagé, car le public a bien réagi d'autant qu'il s'agit d'un public exigeant, capable de huer ce qui lui déplaît. Et Samuel Jouy a été félicité pour son interprétation.

Comment est née l'idée de «Un homme debout», au propos plutôt inattendu ?

J'avais envie d'aborder le thème de la rédemption et du pardon au milieu de la vindicte populaire.

Comment peut-on désigner et considérer un homme coupable, au nom de

la force du groupe, en prêtant le flanc au pouvoir dicté par la masse sans laisser de place au discernement et à la distanciation ?

Je voulais évoquer l'incapacité d'une frange de ce village à pardonner, animée par la loi du talion. C'est un film sur la deuxième chance, proche du cinéma

de Yves Boisset dans «Dupont la joie» à la fin des années 70.

Pourtant, le personnage que vous mettez en scène résiste et se relève. Même après avoir subi de violents coups, il revient encore à la charge...

Cet homme estime qu'il a suffisamment payé le prix de sa faute après quatre années de prison. Il n'est pas récidiviste, son erreur a bouleversé son destin mais il ne culpabilise pas même s'il est rejeté de tous. Il veut retrouver sa place.

D'où le titre, «Un homme debout» ?

Oui, car c'est aussi une histoire qui parle de la dignité d'un homme. La dernière chose qui reste à quelqu'un lorsqu'il est au fond du trou, c'est sa dignité et le respect qu'il a de lui-même. C'est un sentiment universel, on vit tous à travers le regard de l'autre. Ceux qui en veulent à cet homme ne peuvent pas lui enlever son amour-propre, en dépit de ce qu'il a commis

C'est cette part de l'humain qu'il m'importait d'explorer. Je me suis inspiré d'une histoire vraie : un fait divers parlait d'un homme qui avait commis un crime sordide en violant et tuant une fillette. Le père de l'enfant a entretenu une correspondance avec l'assassin de sa fille au point de devenir presque ami avec lui...

Parlez-nous de votre prochain film, «La dernière caravane».

Ce sera un huis-clos qui se situera dans le monde du travail aux prises avec la crise, à la manière d'un western afin de traiter un sujet social sous le prisme formel et spectaculaire du cinéma. J'ai envie de jouer avec les genres. ♦